

Prix Jacqueline de Romilly 2025

Premier prix dans la catégorie « Enseignement secondaire »,
décerné à Adélaïde du Roc, de Institution Saint Pie X, Saint-Cloud,
pour sa nouvelle intitulée,

Le Triomphe

Il y avait à Paris, à la fin du siècle dernier, un homme à l'apparence insignifiante qui possédait un grand pouvoir. Cette histoire raconte comment il découvrit ce pouvoir et comment il en usa.

Georges Dupont était employé de deuxième classe au ministère des Finances. Célibataire, il menait une vie sans éclat, rythmée par les tâches administratives répétitives et les regards indifférents de ses supérieurs. Chaque jour, il quittait son petit appartement pour se rendre au Ministère, par l'autobus. Personne ne le remarquait, ce qui lui convenait parfaitement. Au début, ses collègues de bureau s'étaient moqués de lui, mais très vite ils l'avaient ignoré. Chaque jour, Georges subissait les remontrances de M. LePerson, sous-chef du Bureau des Enregistrements de Déclarations, son supérieur direct. Fataliste, il pensait : après tout, si ça lui fait plaisir. Le soir, il quittait son bureau et partait retrouver son ami Lucien au Bar des Sports, situé à deux rues de chez lui. Lucien, aussi chevelu que Georges était chauve, était un professeur de philosophie en dépression depuis que sa femme l'avait quitté. Les deux amis passaient là deux heures à discuter autour de verres de vin blanc et à imaginer ce qu'aurait pu être la vie si le destin avait distribué les cartes autrement.

Lorsqu'il entra dans sa cinquante-troisième année, Georges Dupont découvrit qu'il possédait un grand pouvoir. Celui-ci se manifesta pour la première fois par un soir pluvieux d'octobre. Ce soir-là, Georges s'endormit avec un sentiment d'inéluctable résignation, fatigué par une journée où, encore une fois, ses contemporains avaient ignoré son existence. À l'heure où Paris semblait s'effacer dans la brume, Georges plongea dans un sommeil profond qui l'emporta, tel un fleuve silencieux, vers un autre monde.

Georges se retrouva vêtu d'une tunique de pourpre, ajustée à la perfection. La cuirasse en bronze, ornée de la glorieuse devise *Virtus et Honos*, épousait son torse avec une précision qui lui donnait l'impression d'être forgé dans le métal même de l'empire. Autour de son cou étincelait une fibule de jade et ses pieds étaient chaussés de sandales robustes en cuir fin, patinées par le temps et les batailles. Une vaste forêt s'étendait devant lui sous un ciel d'un bleu profond, éclaboussé de nuages blancs qui dérivait lentement. Derrière lui s'alignaient les cohortes romaines en formation parfaite, avec leurs armures brillantes et leurs casques ornés de crêtes rouges. Georges regarda tous ces braves qui attendaient son signal. Il était désormais général de l'armée de Marc Aurèle. Dans sa main droite, il tenait un glaive à la lame d'argent et au manche décoré de motifs mythologiques. À sa ceinture, un petit sac de cuir contenait des reliques de son passé, en particulier son badge d'accès au Ministère avec sa photo. Il observa les troupes ennemies qui s'avançaient à la lisière de la forêt. « Par Jupiter, se dit-il, ces barbares sont d'une effroyable laideur ! » L'un d'eux, l'air particulièrement cruel, attira son regard. « LePerson ! Maudit bâtard, enfin je te retrouve. » La bataille s'engagea. Georges menait ses troupes avec une audace inouïe. Chaque coup de son glaive était décisif, fendant les crânes avec précision. Au milieu du fracas des armures, du

martèlement des armes et des hurlements des soldats, il ressentait une exaltation inconnue. Au crépuscule, la légion romaine emporta la partie. Le sol était jonché de corps ensanglantés qui gémissaient. Le ciel s'illumina d'une lumière dorée et un cortège solennel de soldats se forma pour porter le général triomphant. L'émotion submergea Georges qui se réveilla en sueur.

Dans l'autobus qui emmenait Georges au Ministère, la grisaille du petit matin contrastait avec l'éclat de son rêve. Le souvenir de son uniforme de général et de la fureur de la bataille le poursuivit toute la journée. Il traversa le bureau avec une démarche assurée, le regard brillant d'une énergie nouvelle, ce que personne ne remarqua. Lorsque M. LePerson vint lui faire ses reproches quotidiens, Georges le regarda un bref instant d'un air narquois puis baissa les yeux. Au fil des heures, l'ivresse du souvenir héroïque s'estompa.

La nuit suivante, à l'instant où ses paupières se fermèrent, Georges se retrouva dans le camp romain. C'était le petit matin, les hommes commençaient à s'activer et l'air portait l'odeur des encens brûlés pendant la nuit dans les sanctuaires dédiés à Jupiter et à Minerve. Un cri traversa le camp : les barbares sont de retour ! Georges se dressa sur son cheval et harangua ses troupes avec une éloquence qui le surprit. « Soldats de Rome ! L'heure est venue de poursuivre notre combat pour la gloire de Rome et de l'Empire ! » Puis il se lança dans une charge furieuse. Il décapitait, il éventrait, il démembrait avec une joie communicative. Après plusieurs heures de lutte, les derniers barbares refluèrent. De nouveau, les soldats se réunirent autour de lui, scandant « Veni ! Vidi ! Vici ! » avec une ferveur qui fit vibrer son cœur.

Lorsque la lumière du jour vint dissiper les brumes du sommeil, Georges se réveilla avec une sensation troublante, qui ne le quitta pas de la journée. Chaque détail de ce second rêve se répétait avec une précision remarquable par rapport au rêve précédent. Cette continuité lui donnait l'impression de contrôler un destin qui s'écrivait. A la fin de la semaine, alors que le phénomène se reproduisait nuit après nuit, il acquit la certitude qu'il détenait un fabuleux pouvoir. Il avait désormais un double : l'homme insignifiant qu'il était dans la journée se transformait chaque nuit en un général glorieux qui régnait sur les champs de bataille aux confins de l'Empire romain. Ce constat le plongeait dans un état de bonheur complet. Chaque matin, le souvenir de sa gloire nocturne lui insufflait une force nouvelle, et au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, prêtant à peine attention à son travail, il se réjouissait de reprendre son épopée avec la même intensité. Le soir venu, alors que la ville s'endormait inconsciente du prodige sur le point de s'accomplir, le discret fonctionnaire du Ministère se préparait à endosser son uniforme éclatant et à retrouver ses fidèles soldats pour affronter les hordes barbares venus des forêts de Germanie. Au cœur de la bataille, Georges se sentait enfin vivant, porteur d'un destin grandiose. A mesure que les nuits s'enchaînaient, Georges en vint à douter de la réalité de ses journées. Peu à peu, la frontière entre ses deux mondes disparut. Seul Lucien, le seul à croire en son génie caché, comprenait que quelque chose d'anormal se passait mais il ne chercha pas à éclaircir le mystère.

Les semaines passèrent. Ses collègues commencèrent à remarquer des changements chez Georges. Son regard, autrefois terne, s'illuminait maintenant d'un éclat étrange, et il adoptait parfois des gestes de commandement inhabituels, même lors des réunions les plus anodines. Les incidents se multiplièrent. Lors d'une réunion sur les nouveaux formulaires de déclarations d'impôts, Georges s'exprima avec une éloquence surprenante, citant Tacite et Suétone, et utilisant des expressions telles que « la vertu impériale » et « le destin glorieux de Rome ». Une autre fois, alors que M. LePerson raillait son incapacité à effectuer son travail, Georges lui lança : « Sutor, ne supra crepidam ! » avant de quitter la pièce dans un rire strident. Certains murmuraient que ce pauvre Dupont avait perdu la raison. On le voyait désormais murmurer régulièrement des maximes latines, évoquer les stratagèmes de Trajan ou les exploits d'Auguste. La transformation culmina lors d'un événement singulier. Un lundi matin, alors que l'horloge sonnait onze heures, Georges entra dans la grande salle de réunion, vêtu d'une tunique sombre, portant une épée ornée

de symboles antiques, le regard résolu. Il déclara, avec une assurance qui fit taire l'assemblée : « Aujourd'hui, par Jupiter, je reprends le commandement de ma légion ! » Puis il quitta la pièce dans un silence stupéfait, mélange d'horreur et d'étonnement.

Le soir même, Georges retrouva Lucien dans leur bar favori. Il se décida à lui raconter toute l'histoire. Lucien écouta avec attention. « Ainsi, depuis trois mois, toutes les nuits... ? » Georges répondit : « Mon ami, il faut que tu comprennes. Je ne suis plus un petit fonctionnaire insignifiant. A vrai dire, je ne l'ai jamais été. J'ai maintenant la certitude (il insista sur ce mot) que je suis Caius Georgius. Oui, cher Lucien, tel que tu me vois, je suis un général romain aux ordres de l'empereur Marc Aurèle, et, pour une raison qui m'échappe, je rêve chaque nuit que je suis un fonctionnaire anonyme. » Lucien réfléchit : « Et donc, en ce moment, tu es en train de rêver, c'est bien ça ? » « Exactement, mon vieux. » Lucien eut un air songeur. « C'est une perspective intéressante ? Et maintenant ? » Georges reprit : « Maintenant, mon cher, je vais vivre mon triomphe. Oh, pas tout de suite. Il me reste encore quelques révoltes barbares à mater, une broutille, l'histoire d'un mois ou deux. Et puis je rentre à Rome avec ma légion. » Les deux amis passèrent l'heure suivante à discuter. Puis vint le temps des adieux. Georges dit d'une voix mélancolique : « Te quitter, c'est bien mon seul souci. Car dans ce rêve qu'était ma vie, notre amitié était la seule chose qui m'était chère. Tu auras de mes nouvelles, je te le promets. Ensuite... mon cher, il te faudra prendre toi aussi une décision. » Puis il se leva, étreignit son ami et s'en alla.

Le lendemain, Georges avait disparu. Personne ne sut jamais ce qu'il advint de lui. Certains racontèrent qu'il était parti en cure de sommeil. D'autres prétendirent qu'il voyageait en Italie. Et puis on l'oublia. Ainsi est faite la vie, un événement chasse l'autre, et le temps reprend son cours imperturbable.

Seul Lucien ne l'oubliait pas. Après quelques mois, il décida de se plonger dans les annales de l'histoire romaine. Dans la pénombre feutrée d'une bibliothèque, il découvrit un ouvrage relatant l'histoire de Marc Aurèle. L'auteur était anonyme, la traduction datait du 19^e siècle. À mesure qu'il parcourait les chroniques, Lucien tomba sur un chapitre consacré au triomphe de Caius Georgius, un général qui, sous le règne de Marc Aurèle, avait mené sa légion victorieuse contre des barbares venus des confins de la Germanie. Son nom, disait l'auteur, résonnait avec force dans les annales de l'Empire. Au fil de ses exploits, décrits avec une rare éloquence, Caius Georgius apparaissait comme un homme de cœur et de principes.

Sur la Via Appia, alors que les citoyens se pressaient pour admirer la procession, le général Caius Georgius, drapé d'une toge pourpre rehaussée de broderies dorées, marchait fièrement sous le regard de Jupiter et de Minerve. Son casque reflétait la lumière tamisée du soleil déclinant derrière le Capitole, tandis que son glaive, incrusté de symboles impériaux, scintillait en cadence avec le martèlement des pas de ses légionnaires. Le peuple, ému, scandait en chœur *Semper Fidelis*. Ce triomphe, ponctué des rituels traditionnels – la remise de la couronne d'or, l'intronisation sur le Forum, la bénédiction des augures – était présenté par l'auteur comme l'incarnation d'un destin exceptionnel. Lors de cette journée mémorable, la légion de Caius Georgius avait déployé toute sa puissance. Les soldats, en rangs serrés, formaient une muraille impénétrable, tandis que les cris de *Ave, Caesar* se mêlaient aux hymnes en l'honneur des dieux. Le général, dans un moment de pure exaltation, avait levé les bras vers le ciel, comme pour saluer Mars lui-même, proclamant avec autorité la destinée glorieuse de Rome. Il s'était alors tourné vers la foule et avait prononcé : « Veniet dies cum haec verba Lucianus intelleget ». L'auteur se perdait en conjectures sur le sens précis de cette formule.

Lucien referma l'ouvrage. Sacré Georges. C'était un beau triomphe. Puis il rentra chez lui pour faire ses bagages.